

en route de lui-même, sans que personne l'appelât, sans que personne l'envoyât ; seulement il s'est dit tout bas à lui-même, et il a répété bien haut à tout le monde qu'il arriverait et il arrivera. Il arrivera, malgré les préjugés, malgré ses torts, malgré ses ridicules, malgré ses fautes, il arrivera c'est certain ; les plus envieux en ont pris leur parti, et la seule chose que fassent les plus habiles c'est de s'arranger de manière à être le moins possible coudoyés ou froissés par lui.

Combien n'y en a-t-il pas dans toutes les carrières, dans tous les états de ces hommes qui font leur chemin à tout prix ; sans compter ceux qui l'ont fait ? Et parmi ces derniers en est-il un grand nombre à qui la société ose demander compte de leurs débuts ? Remonte-t-on bien souvent au petit ruisseau bourbeux d'où le fleuve large et fier est sorti ? Le scandale d'une première intrigue n'est-il pas toujours étouffé par le succès d'une seconde ? Comme le denier de Vespasien, l'or ne sent-il pas toujours bon de quelque mine impure qu'il soit sorti ?

En jettant un rapide coup d'œil autour de lui, Henri Voisin avait compté toutes ces bénignes absolutions que la société prodigue aux fautes habiles que l'on commet pour faire son chemin ; il avait compté toutes les jeunes filles pauvres, délaissées pour de plus riches, tous les protecteurs honnêtement supplantés par leurs protégés, tous les amis vendus par leurs amis, et il avait trouvé que le monde après avoir crié à l'indélicatesse, lorsqu'il aurait du crier au vol, au meurtre, finissait toujours par accepter la solidarité de toutes les bassesses en feignant de les oublier.

Pauvre et sans autres appuis que ceux qu'il savait se créer, lancé fatalement dans une route dont il appréciait tous les embarras, toutes les difficultés, il considérait le succès comme une condition de vie ou de mort ; il ne croyait pas qu'il lui fut permis d'avoir des égards pour personne sans manquer de prudence pour lui-même, tenant pour certain que non seulement tous ses efforts ne seraient pas de trop, mais craignant que ce ne fut pas assez. Il aurait préféré sans doute s'élever par son seul mérite, grandir à même sa propre substance, ne devoir rien de son bonheur au malheur d'autrui ; mais cela est difficile quand tout l'espace est occupé ; quand chacun n'a bien juste que sa place au soleil, celui qui veut alors se faire une part un peu large doit se résoudre à diminuer la part de son voisin, sinon à l'absorber toute entière, heureux et très heureux ceux qui l'entourent, lorsqu'il se contente d'en déplacer un seul.

La corruption, qui faisait de si rapides progrès dans l'âme d'Henri Voisin, était donc le résultat de la même maladie sociale, qui avait chassé Pierre Guérin loin du toit paternel. Parmi les infortunés jeunes gens que le malheur de notre condition présente et les préjugés inhérents à cette condition, forcent chaque année à faire un choix entre l'état ecclésiastique et trois autres professions encombrées au delà de toute mesure, quelques uns en effet, s'épouvantent, se désespèrent et s'enfuient ; d'autres hésitent et titonnent longtemps pour n'arriver à rien ; d'autres se consomment honnêtement et laborieusement dans l'obscurité et la misère ; d'autres enfin se jettent à corps perdu dans le charlatanisme et l'intrigue. L'émigration forcée, l'oisiveté forcée, la démoralisation forcée, voilà tout ce que l'on offre à notre brillante jeunesse, dont on s'efforce de cultiver et d'orner l'intelligence pour un pareil avenir ; de même, si nous osions nous permettre une comparaison un peu vieillie ; de même que chez les anciens on engraisait et l'on parait les victimes pour le sacrifice.

Cette comparaison pourrait aussi, tandis que nous y sommes, nous servir à peindre, l'espèce de rapport, qui ne tarda pas à

s'établir entre le jeune avocat et le clerc de M. Dumont ; dès que le premier se fut irrévocablement décidé à *faire son chemin* aux dépens de l'autre. Quoique leur position respective semblât devoir les tenir à une certaine distance, ils devinrent bientôt presque aussi intimes que s'ils eussent été camarades d'enfance. Ils passaient fréquemment la soirée l'un chez l'autre, et sortaient souvent ensemble. Henri paraissait s'attacher surtout, à ne laisser son jeune ami manquer d'aucun amusement. Il lui procura la lecture des romans les plus à la mode, l'introduisit dans deux ou trois maisons où l'on faisait d'assez bonne musique, le mena au spectacle aussi souvent que l'occasion s'en présentait, et lui fit faire plusieurs promenades dans les environs de Québec. Ce pauvre Charles qui n'avait ni arrière pensée ni prescience aucune s'émerveillait à bon droit de la complaisance de M. Voisin dont il admirait par dessus tout la philosophie et le désintéressement. Il était impossible à le voir ainsi de le prendre pour autre chose que pour un charmant jeune homme, avide seulement de plaisirs, enchanté de faire partager à d'autres ses jouissances, insoucieux de l'avenir, et méprisant l'or comme un *vil métal*, et les billets de banque comme de prosaïques chiffons. Ce qu'il y avait de plus aimable chez lui c'était l'enthousiasme avec lequel il entrait dans tous les projets plus ou moins chevaleresques, plus ou moins héroïques que formait notre héros. Ils pourfendaient ensemble les ennemis de la patrie et régénéraient la société dans un tour de main. La teinte d'ironie et de scepticisme, qu'il n'avait pas réussi à dissimuler dans leur première entrevue, s'effaça comme par enchantement, et il devint dans un clin d'œil, un patriote aussi chaleureux, aussi intraitable que Jean Guibault lui-même. La condescendance toute gracieuse avec laquelle il caressait les illusions du jeune étudiant s'évanouissait cependant devant un seul sujet, et chaque fois qu'il était question de ses futurs succès au barreau, Charles Guérin retrouvait dans son nouvel ami le prophète du malheur, qui l'avait une première fois si fort effrayé. En revanche toutes les opinions littéraires ou artistiques qu'il émettait étaient reçues comme autant d'oracles. M. Voisin confessait volontiers son infériorité et traitait avec un véritable respect tout ce qui sortait de la bouche ou de la plume de Charles. Celui-ci dont l'imagination s'était considérablement échauffée à la lecture des romans, et à la représentation de quelques tragédies, se permettait d'écrire de temps à autre soit des vers, soit de petits essais en prose, qui loués outre mesure, lui donnèrent une haute opinion de son propre mérite. Comparant l'attrait d'une existence toute littéraire à l'affreux métier de procureur, le mélodieux idiôme de la poésie, avec les accents enroués de la chicane ; opposant la douce pensée d'intéresser à son sort toutes les jeunes personnes un peu sentimentales, qui ne manqueraient point de sympathie pour un poète de dix-sept ans, à la triste satisfaction d'étonner par sa façon de le vulgaire des plaideurs et des huissiers, il en vint à demander pourquoi l'on préférerait ainsi les épines aux roses, et le terre à terre des professions, aux sublimes inspirations du génie.

Il s'exalta même au point de former le projet de réaliser dès qu'il le pourrait tout ce qu'il possédait dans le pays, pour aller vivre à Paris où il comptait avec le temps et du travail éclipser le plus grand nombre des réputations du jour. Et chose étrange, cette modeste entreprise ne reçut nullement l'improbation d'Henri Voisin, qui avoua de son côté qu'il ne s'occupait de gagner un peu d'argent que pour se donner la satisfaction de visiter l'Europe, seule partie du monde où les intelligences d'élite pouvaient se trouver à l'aise. Il était bien entendu cependant, qu'en bons pa-